

LÀ OÙ IL Y A UN LIEU OÙ JE PUISSE ME RECONNAÎTRE : Ô SOLITUDE<sup>1</sup>

Tableau 16 (1992) — 4 min 18

« Des avions dans le ciel.

(...)

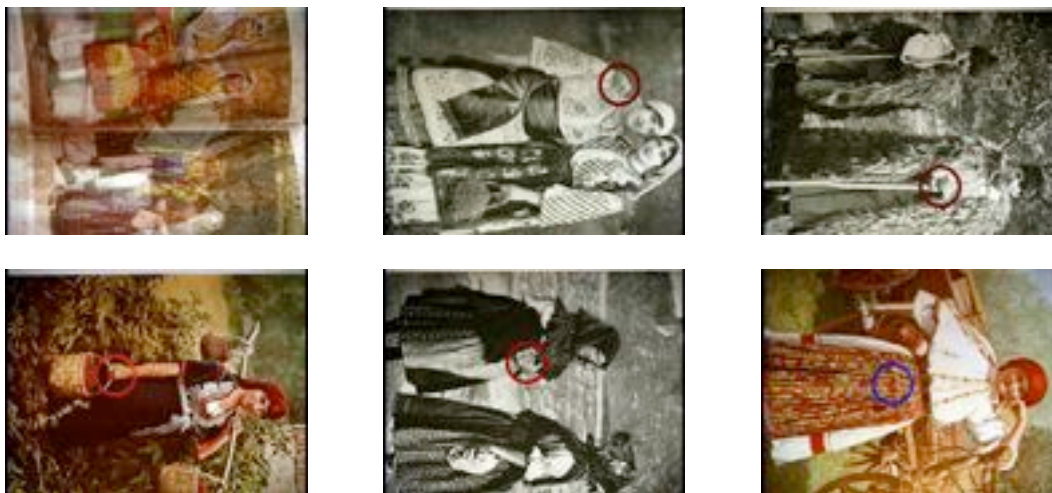
Il court toujours dans la cour. »

Un artiste habituellement ça produit, ça fabrique, ça réalise, ça façonne, ça bricole, et ça parle... dans une forme qui, le plus souvent, entraîne généralement de la déception ! Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la déception n'est pas un sentiment. Elle est plutôt un effet qui est produit par l'écart entre les attentes préalables et ce qui se vit réellement. En fait, l'écart se façonne dans l'imprévisible de l'attente. Manifestement, le public souhaite entendre parler l'artiste et l'artiste, la plupart du temps, est déçu par les formulations approximatives qu'il a su trouver. On voudrait tout apprendre lorsque l'artiste parle. On souhaiterait que tout soit révélé dans la forme la plus rationnelle et limpide qui soit. Ainsi, les questions se succèdent tour à tour : on aimerait connaître ses origines ? Quelle est sa formation ? Il réalise ses premières œuvres à quel moment et dans quelles conditions ? Il privilégie quelle forme d'expression ? Ses thèmes favoris, ses influences, son appartenance et ses filiations esthétiques et artistiques ? Ses prises de position et, parfois, son histoire personnelle qui vient ajouter du piquant et de l'authenticité au travail ? Et après avoir tout révélé les composantes les plus secrètes de l'artiste, le public en redemande, en lui posant de nouvelles questions auxquelles il n'avait pas encore songé. Mais une fois la séance terminée, en retournant chez lui, il est pris d'un doute radical : après cette avalanche de mots, il se rend compte qu'il n'a abordé qu'une maigre portion de ce qu'il souhaitait exprimer. Notamment, il n'a pas su identifier avec précision ce qui, dans le fait de créer, permet de produire ce qu'il avait reconnu comme du

<sup>1</sup> Je tiens à remercier les organisateurs de TAMBOUR, Monique Lévesque, Louise Tassé et Jean-Émile Verdier, d'offrir une tribune à la parole d'artiste. Je tenterai de « prendre une place », comme on dit « trouver sa place », parmi ce forum d'idées que ce collectif a fondé.

« penser » qui surgit inopinément dans l'acte de création. Voilà un des effets de la déception dans lequel est plongée la parole de l'artiste. Dire le travail, c'est dire autre chose que le travail lui-même. Dire ne serait-il pas alors l'occasion d'exprimer ce qui n'a pas été prévu de divulguer et créer les conditions pour le faire émerger ?

C'est à cette **place** inconfortable que je me situe, celle que je désire occuper présentement, la place de la distance et de l'écart que produit l'imprévisible guetté traîtreusement par la déception. La place qu'occupe la solitude entière et éphémère dans le processus de création. « *On ne trouve pas la solitude, on la fait.* » écrit Marguerite Duras. <sup>2</sup>



Extrait de *Au recommencement* (2001)  
*L'Encyclopédie* — 1 min 48

« Longtemps je me suis couché... dans un livre d'images.

(...)  
À la douceur prochaine du retour. »

Vous aurez reconnu le fameux *longtemps-je-me-suis-couché-de-bonne-heure* proustien. Je suis allé relire la suite de cette première phrase de ce roman qui ne constitue, à mes yeux, qu'un perpétuel recommencement romanesque : « [...] je voulais poser le volume que je croyais avoir encore dans les mains et souffler ma lumière; je n'avais pas cessé en dormant de faire des réflexions sur ce que je venais de lire, mais ces réflexions prenaient un tour un peu particulier; il me semblait que

<sup>2</sup> Marguerite Duras, *Écrire*, éd. Gallimard, 1993, p. 17.

*j'étais moi-même ce dont parlait l'ouvrage [...] »*<sup>3</sup>. Être l'ouvrage, être l'image qui accompagne l'ouvrage, n'est-ce pas être aussi dans la position fébrile d'être un commencement et d'être dans une attente extrême aux confins de l'oubli?

Et que sont devenues les images d'un livre très peu littéraire qui a pourtant guidé les rêveries de mon enfance : *Pays et nations, Le monde en couleurs*, rédigé pour le « Canada français » par les éditeurs Société Grolier Limitée. Enfouies dans un unique sommeil lointain, ces drôles d'images sont si proches. En observant bien ces photos, vous constaterez qu'elles contiennent une étrange familiarité, une fragilité visible par la couleur. On dit, à l'origine, il y a les rapports d'identité et de différence sexuelles. À l'origine, les photos étaient en noir et blanc. Les Éditions Grolier publient entre les années 1938 et 1943 une première encyclopédie couleur en utilisant le procédé de la chromolithographie. La photo est d'abord en noir et blanc et, par un procédé lithographique, on l'agrémente subjectivement de couleurs ajoutées à la main. On la complète d'un supplément coloré. Vous aurez remarqué dans la vidéo la présence insistante de la main. Et je crois bien que c'est dans cet ajustement entre image d'origine en noir et blanc et image rehaussée de couleurs que se situe la fascination. Je pense. Longtemps, je me suis couché dans un livre d'images. Il y aurait là une véritable architecture du sommeil des images colorées à approfondir.

À l'origine, il y aurait l'identité et la division des couleurs.



Extrait de *Au recommencement* (2001)  
*L'Autre bout du monde* — 2 min 32

*« Souvent tu disais : Je n'ai aucune photo de ma mère.  
Elle n'avait voulu laisser aucune photo d'elle-même.  
Puis tu découvris deux photos d'elle parmi un fatras de papiers anciens.  
L'une la montrant lors de son mariage et l'autre la dissimulant derrière l'appareil.*

*Pour toi, tu n'as pu trouver de portraits plus fidèles.  
Ces images formèrent un portrait de silence.*

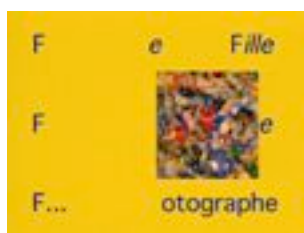
<sup>3</sup> Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, éd. Quarto/Gallimard, 1999, p. 13.

*C'est ainsi que tu parleras de recommencement perpétuel,  
sans fin, sans fin, sans fin... »*

Vous voyez bien que je me heurte à la presque impossibilité de commencer par le commencement. Je vous ai présenté deux extraits d'une vidéo réalisée en 2001, portant le titre *Au Recommencement*, qui sont composés de courtes séquences qui exposent des commencements d'idées, des débuts de réflexion autour de l'image, de son pouvoir de... je dirais de son pouvoir de rendre permanent. Y a-t-il une place pour l'image, y a-t-il une place pour la permanence de l'image ?



*Lettre à la fenêtre* (1999) — 3 min 31



1995

*J'ouvre la fenêtre*

*C'est l'automne*

*(...)*

*L'hiver 1996*

*Rendez-vous chez le chiro,  
réunion, évaluation et enseignement*

*concert du NEM,*

*Gubäidulina et Gonneville*

*(...)*

*Mars, avril, mai et Vertov*

*Goethe et Nicole,*

*Mesurer Olivia,*

*Se rendre au vernissage de l'Espace F*

— “ *La vie d'un être humain serait composée d'un nombre limité de mots* ” —

*Téléphoner à ma mère*

*Assister au jury et préparer le déménagement*

*Prendre l'avion pour Vancouver*

*Acheter les billets pour le spectacle d'Andrée-Maude*

— “ *Nous aurions reçu à la naissance une quantité déterminée de mots à dire.* ” —

*Fin du printemps 1996*

*Lettre à Roméo, Carl, Mireille et Vicky*

*Le numéro du compte de taxe*

*Les nouveaux locaux de Vidéographe*

*Le 25e Festival du Nouveau Cinéma*

— Comment calculer le nombre de mots qu'il me reste à prononcer? —

Puis, le début de l'été et la fin d'un mandat  
La ligne téléphonique est coupée : repos  
Le soleil se couche tôt  
Début du " Mensonge de la couleur "  
Aujourd'hui la ligne orange est fermée  
Déménager, puis sabler et vernir  
Installation du téléphone et accident :  
  
Le jaune s'est renversé sur le plancher  
(...)

— Il faut fermer la fenêtre —



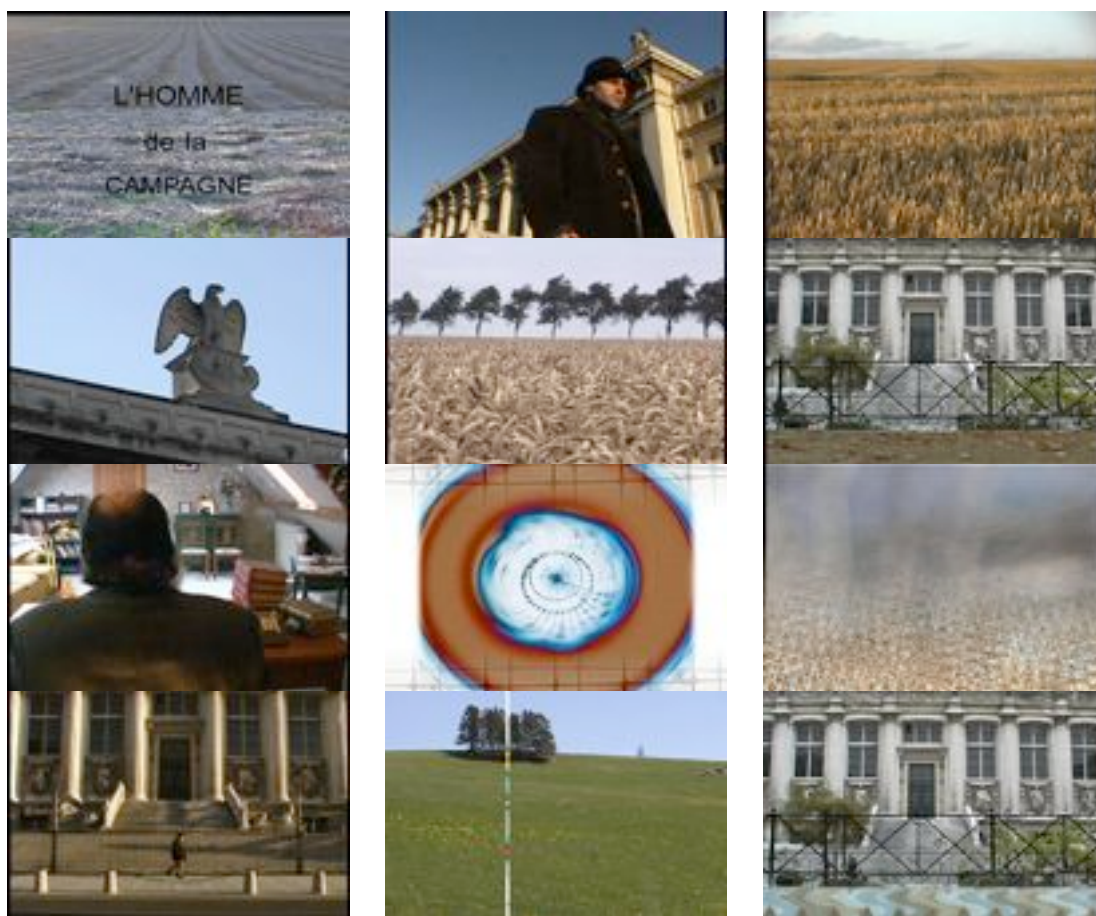
J'ai toujours été fasciné par ce dilemme entre voir et parler, entre dire et ce qui est donné à voir. Cette anecdote qui est relatée dans cette vidéo, j'y croyais dur comme fer : « au cours de l'existence nous avons qu'un certain nombre de mots à prononcer. » J'ai le vertige encore aujourd'hui de savoir qu'il me reste un certain nombre de mots à prononcer. Il y aurait là une véritable économie de la parole à construire face aux images. Fernando Pessoa n'écrivait-il pas : « Je fais des paysages de ce que j'éprouve »<sup>4</sup> ?

Le prochain extrait présente une vidéo que j'ai réalisée en 2002 et qui consiste en une libre interprétation du récit de Franz Kafka intitulé *Devant la loi*, récit qui m'a toujours fasciné par son extrême pouvoir d'interprétation non définitive. Vous connaissez la parabole, un homme de la campagne se présente devant la loi et demande à y entrer. Toute sa vie, il essaie de convaincre le gardien de la porte de le laisser entrer. Voici le début et la fin, le commencement et la fin de ce récit. J'ai toujours voulu commencer par la fin. Cette phrase d'Héraclite qui résonne encore dans ma tête : « Dans la circonférence d'un cercle, le commencement et la fin se confondent »<sup>5</sup>. Au commencement, il y aurait la fin.

---

<sup>4</sup> Fernando Pessoa, *Le livre de l'intranquillité*, éd. Christian Bourgois, 1999, p. 48.

<sup>5</sup> Héraclite, *Les penseurs grecs avant Socrate*, éd. Garnier/Flammarion, 1964, p. 79.



*L'Homme de la campagne* (2002) 3 min 57

*Devant la Loi, un gardien, une porte.*

*« Si chacun aspire à la Loi », dit l'homme de la campagne,  
« comment se fait-il que durant toutes ces années  
personne d'autre que moi n'ait demandé à entrer? »*

*Le gardien de la porte sentant venir la fin de l'homme  
lui hurle à l'oreille pour atteindre son tympan presque inerte :  
« Ici, nul autre que toi ne pouvait pénétrer, car cette entrée n'était faite que pour toi.  
Maintenant, je m'en vais et je ferme la porte. »*

Cet étrange bégaiement devant la loi, que signifie-t-il? Et si c'était une forme de défense bien plus cohérente qu'on le soupçonne? Maladroite, mais efficacement contre, à juste titre, la fatalité de la déception. Là où la parole qui hésite devient une forme adéquate.

Mais revenons à cette phrase : « *La porte n'était faite que pour toi* ». Elle résonne comme un jugement définitif sur une vie qui n'arrête pas de se raccourcir chaque jour.

Mon père m'a raconté tout au long de sa vie une anecdote, un simple récit tiré de sa propre enfance, que je n'ai comprise que tardivement, qu'à ses tout derniers jours. En voici la retranscription libre que j'en ai faite et que vous pouvez entendre à la fin, en reprise dans la vidéo :

*Un jeune garçon se retrouve au centre d'un événement  
qui le marquera définitivement :*

*un incendie de forêt.*

*Son père et l'équipe improvisée de sapeurs-pompiers s'affairent,  
tant bien que mal,*

*à combattre l'impossible.*

*Face à cette déflagration naturelle et irréversible,*

*le père place l'enfant dans une barque*

*qu'il prend soin de relier à la rive par un très long câble.*

*Ultime protection au centre d'une réalité infernale.*

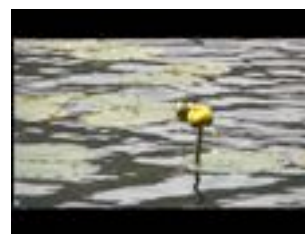
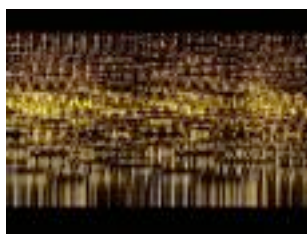
*La nuit durant, l'enfant voit la splendeur,*

*mais aussi le cauchemar du feu.*

*La fulgurance des éclats de lumière*

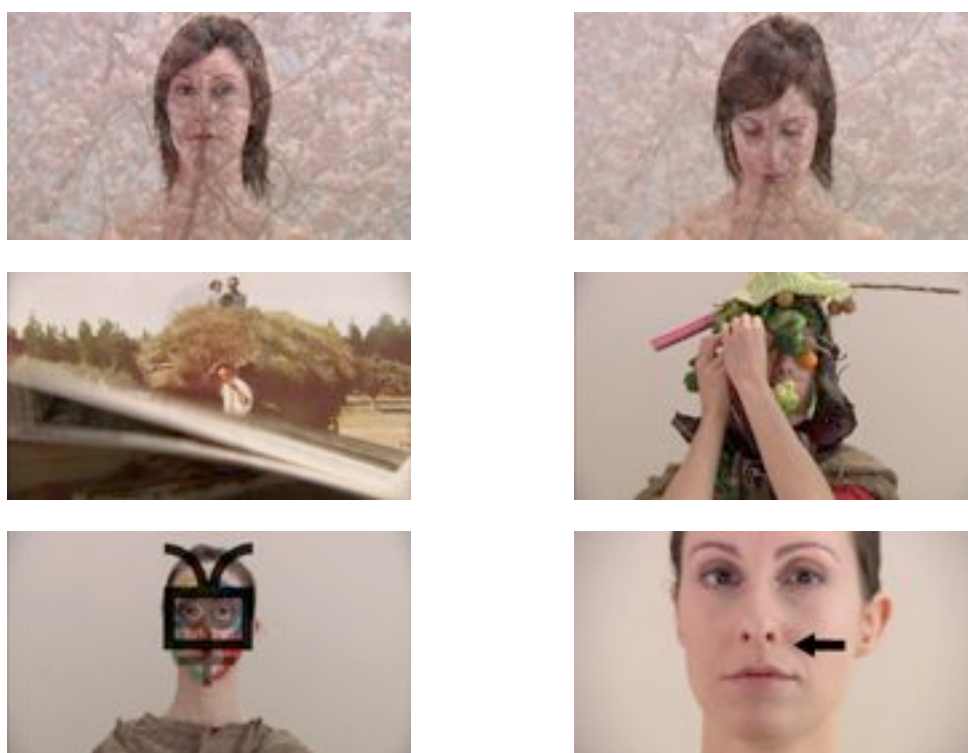
*dans un ciel devenu à jamais noir.*

*Une surface où chaque étincelle peut anéantir toutes les étoiles.*



*Un jour une nuit, (2004) — 2 min 24*

Pour terminer, j'aimerais vous présenter *Tableau 20* — œuvre qui sera présentée en 2008 — qui fait suite à *Tableau 16* réalisée il y a 16 ans et que vous avez vue au tout début de la présentation. Depuis l'automne dernier, j'ai entrepris de revisiter mon propre travail en reprenant différentes propositions de l'époque et en les confrontant au temps qui change et aux compréhensions différentes des choses qui en résultent. Est-ce que l'on peut reprendre ses propres œuvres et les modifier? Dans mon cas, la vidéo se situe dans un travail de perpétuels recommencements, d'œuvres inachevées et *inachevables*. Et le temps nous apprend constamment sur ces déficits de la forme...

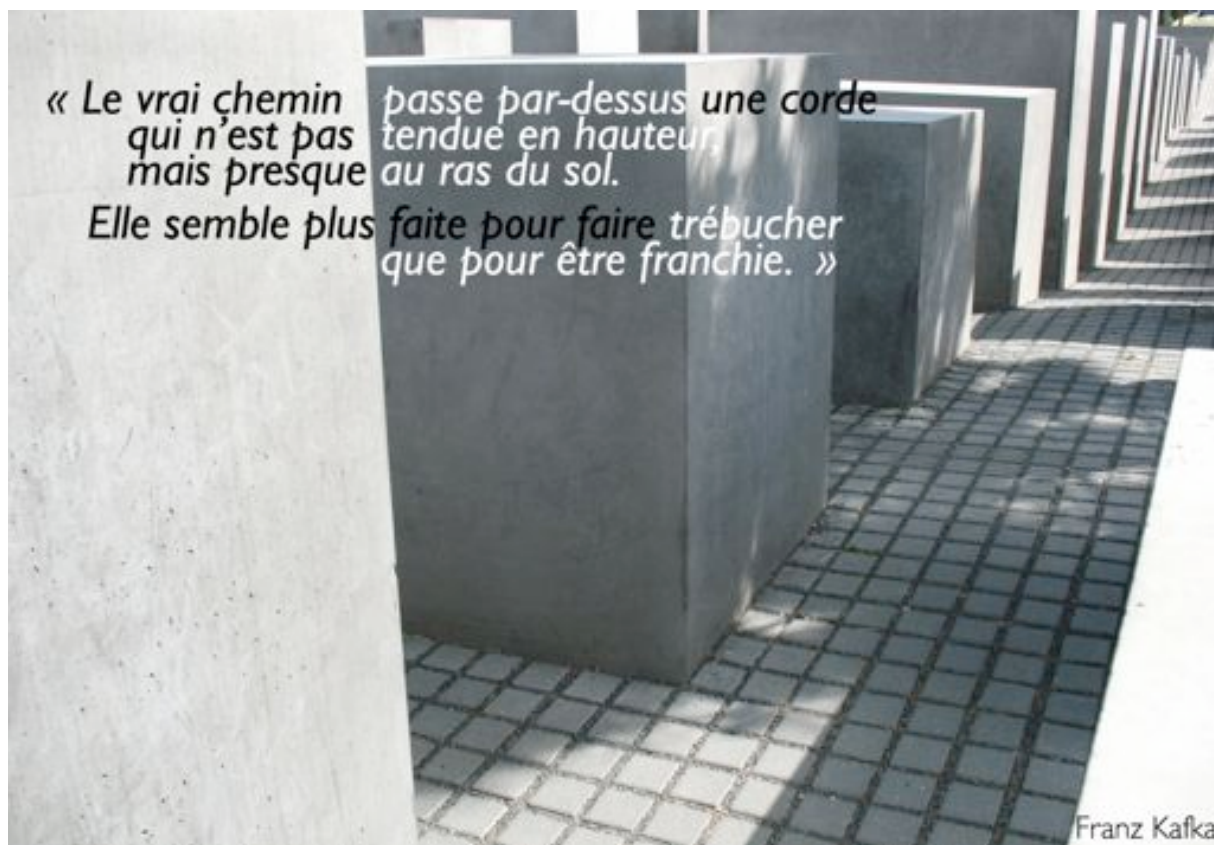


*Tableau 20*, (2008) — 15 min

Je terminerais cette présentation en empruntant à Kafka ce tout premier aphorisme qui amorce son journal de 1917<sup>6</sup> :

---

<sup>6</sup> Franz Kafka, *Réflexions sur le péché, la souffrance, l'espérance et le vrai chemin*, éd. Rivages poche/Petite bibliothèque, 2001, p. 29.



Ce chemin d'embûches imperceptibles est celui que j'ai dorénavant emprunté. Cette place difficile, j'en réalise l'enjeu par le malaise même de vous avoir annoncé que cette présentation créera de la déception, mais aussi quelque chose que je ne prévoyais pas, le malaise de se retrouver entre vous qui écoutez silencieusement et l'écran qui a eu pour fonction de montrer le travail de l'artiste que je suis. Je viens de réaliser que je me retrouve à une drôle de situation, ni assis comme spectateur, ni debout dans l'atelier, mais entre deux chaises. Voilà comment je compte terminer cette présentation. Tirer la corde, éteindre la lumière et sauter désormais par-dessus cette même corde placée au ras du sol.

Mario Côté  
2008